

Theâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers
direction Didier Bezace

ABÉCÉDAIRE



Apprentissages

Saison 2001-2002
Les Petits Cahiers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

Apprentissages

Cette édition a été réalisée grâce au soutien du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis.

Nous remercions également les maisons d'édition qui nous ont autorisés à reproduire les textes choisis.

AVANT-PROPOS

Que deux et deux soient quatre, il ne nous appartient plus d'en douter et la chose est sue aussitôt qu'elle est dite. Il n'en va pas ainsi de toutes les connaissances : celles qui ne sont transmissibles que par l'expérience nous renvoient aux "choses de la vie" dont la maîtrise, fragile, nous vient souvent après l'épreuve.

Apprentissage, en tous genres et sans fin, de la vie dont la littérature se fait ici l'écho.

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

À VENIR

– Oui, Mademoiselle, on croit que rien n'arrive et pourtant, voyez, il me semble que ce qui sera arrivé de plus important dans votre vie, c'est cette volonté que vous mettez, précisément, à ne rien vivre encore.

– Je comprends, Monsieur, oui, mais comprenez-moi jusqu'au bout, vous-même, même si de ce moment-là c'est fait, je ne peux pas encore, je n'ai pas encore eu le temps de le savoir. J'espère que je le saurai un jour comme vous, de ce voyage, et que lorsque je me retournerai tout s'éclairera-t-il, derrière moi, mais vraiment, maintenant, j'y suis trop plongée encore pour pouvoir seulement le prévoir.

– Oui, Mademoiselle, oui, et sans doute ne peut-on rien vous apprendre de ce que vous ne pouvez voir encore, mais la tentation est grande d'essayer quand même de le faire.

B

BRIBES

Alors, dit un Professeur, Parlez-nous d'Enseignement.

Et il dit :

Aucun homme ne peut rien vous révéler sinon ce qui repose déjà à demi endormi dans l'aube de votre connaissance.

Le maître qui marche à l'ombre du temple, parmi ses disciples, ne donne pas de sa sagesse mais plutôt de sa foi et de son amour.

S'il est vraiment sage, il ne vous invite pas à entrer dans la maison de sa sagesse, mais vous conduit plutôt au seuil de votre propre esprit.

L'astronome peut vous parler de sa compréhension de l'espace, mais il ne peut pas vous donner sa compréhension.

Le musicien peut chanter pour vous la mélodie qui est en tout espace, mais il ne peut vous donner l'oreille qui saisit le rythme, ni la voix qui lui fait écho.

Et celui qui est versé dans la science des nombres peut parler du domaine des poids et des mesures, mais ne peut vous y conduire.

Car la vision d'un homme ne prête pas ses ailes à un autre homme.

Et de même que chacun de vous se tient seul dans la connaissance de Dieu, de même chacun de vous doit être seul dans sa connaissance de Dieu et dans sa compréhension de la terre.

C

CATIMINI

Ça commence comme ça, ça commence toujours comme ça, c'est par les livres que ça commence. Les premiers livres, les premières nuits miraculées de lire, les yeux rougis, le cœur battant. La lecture intervient très tard dans la vie : vers les six, sept ans, après la fin de l'éternel. Avant de savoir lire, on écoute les voix qui épellent le monde, la voix des proches, le murmure de l'eau vive sur les sables du sang. La lecture suscite une absence qui ramène vers cette prime enfance, au bord de cet amour qui à jamais manquera de mots. On est derrière la porte du livre. On écoute une voix si claire que l'on retient son souffle pour bien l'entendre. On écoute la voix calme dans la nuit noire - comme une parole sans phrase dans laquelle un chagrin s'endort peu à peu, d'un sommeil inavouable, bienheureux. On a un âge. On a un nom. On a une vie qui vous attend. Elle n'est pas faite pour vous, elle n'est faite pour personne. Elle vous attend. À huit ans on devine très bien ces choses-là, et qu'il faudra choisir. Choisir Dieu ou le vide, le travail ou le chômage, le désespoir ou l'ennui, choisir. Seulement voilà, on a trouvé autre chose, on a trouvé les livres, avec les livres on ne choisit plus, on reçoit tout. La lecture c'est la vie sans contraire, c'est la vie épargnée. On lit sous les draps, on lit sous le jour, c'est comme une résistance, une lecture clandestine, une lecture de plein vent.

Christian BOBIN,

La Part manquante © Éditions Gallimard (coll. Folio), 1989.

D

DISTINGUO

Il est une autre cause aux fâcheux mariages d'aujourd'hui, sur laquelle je veux insister, avant d'arriver aux exemples. Cette cause est le fossé profond que l'éducation et l'instruction creusent chez nous, dès l'enfance, entre les garçons et les filles. Je prends la petite Marie et le petit Pierre. Jusqu'à six ou sept ans, on les laisse jouer ensemble. Leurs mères sont amies ; ils se tutoient, s'allongent fraternellement des claques, se roulent dans les coins, sans honte. Mais, à sept ans, la société les sépare et s'empare d'eux. Pierre est enfermé dans un collège où l'on s'évertue à lui emplir le crâne du résumé de toutes les connaissances humaines ; plus tard, il entre dans les écoles spéciales, choisit une carrière, devient un homme. Livré à lui-même, lâché à travers le bien et le mal pendant ce long apprentissage de l'existence, il a côtoyé les vilénies, goûté aux douleurs et aux joies, fait une expérience des choses et des hommes. Marie, au contraire, a passé tout ce temps cloîtrée dans l'appartement de sa mère ; on lui a enseigné ce qu'une jeune fille bien élevée doit savoir : la littérature et l'histoire expurgées, la géographie, l'arithmétique, le catéchisme, elle sait en outre jouer du piano, danser, dessiner des paysages aux deux crayons. Aussi Marie ignore-t-elle le monde, qu'elle a vu seulement par la fenêtre, et encore a-t-on fermé la fenêtre quand la vie passait trop bruyante dans la rue. Jamais elle ne s'est risquée seule sur le trottoir. On l'a soigneusement gardée, telle qu'une plante de serre, en lui ménageant l'air et le jour, en la développant dans un milieu artificiel, loin de tout contact. Et maintenant, j'imagine que, dix à douze ans plus tard, Pierre et Marie se retrouvent en présence.

Émile ZOLA,

Comment on se marie (1893) © Éditions Mille et une nuits, 1997.

E

EGASSITNERPPA

Oui, je me ferme, je m'étreins, ma mémoire s'en va chaque jour. Je m'aperçois que j'ignore complètement beaucoup de choses que j'ai parfaitement sues. Si mon goût augmente, je n'en écris qu'avec plus de difficulté. La phrase ne coule plus, je l'arrache et elle me fait du mal en sortant.

J'en suis arrivé, relativement à l'art, à ce qu'on éprouve relativement à l'amour quand on a passé déjà quelques années à méditer sur ces matières. *Il m'épouvante*. Je ne sais pas si cela est clair ; il me semble que oui.

Gustave FLAUBERT,
Préface à la vie d'écrivain (1847) © Éditions du Seuil, 1963.

F

FUGUES

Aucun apprentissage n'évite le voyage. Sous la conduite d'un guide, l'éducation pousse à l'extérieur. Pars : sors. Sors du ventre de ta mère, du berceau, de l'ombre portée par la maison du père et des paysages juvéniles. Au vent, à la pluie : dehors manquent les abris. Tes idées initiales ne répètent que des mots anciens. Jeune : vieux perroquet. Le voyage des enfants, voilà le sens nu du mot grec pédagogie. Apprendre lance l'errance.

Michel SERRES.
Le Tiers-Instruit © Éditions Gallimard, 1992.

G

GIRON

Certains comportements décrits sous le nom d'"empreinte", ou "imprégnation", expliquent qu'un animal adopte comme "parent" le premier objet mouvant qu'il perçoit dans les heures suivant sa naissance. Entre la treizième et la seizième heure qui suit sa naissance, un poussin peut s'attacher à n'importe quoi. Ce peut être un tracteur, une brosse à dents, un autre animal, un humain. Si cet objet quitte son monde, il est désemparé, désorganisé. L'angoisse empêche l'apprentissage et, en quelques heures, il apprend à ne plus apprendre. [...].

Il s'agit d'une période que l'on appelle "sensible" et qui varie là encore selon les espèces. Une étape pendant laquelle l'organisme est apte à recevoir un processus d'acquisition. Le petit apprend de sa mère, puis de l'environnement. Tout ce qui modifie la sensibilité de cet organisme bouleverse l'empreinte.

H

HORREUR

26 janvier.

Nous appartenions à un monde de morts et de larves. La dernière trace de civilisation avait disparu autour de nous et en nous. L'œuvre entreprise par les Allemands triomphants avait été portée par les Allemands vaincus : ils avaient bel et bien fait de nous des bêtes.

Celui qui tue est un homme, celui qui commet ou subit une injustice est un homme. Mais celui qui se laisse aller au point de partager son lit avec un cadavre, celui-là n'est pas un homme. Celui qui a attendu que son voisin finisse de mourir pour lui prendre un quart de pain, est, même s'il n'est pas fautif, plus éloigné du modèle de l'homme pensant que le plus fruste des Pygmées et le plus abominable des sadiques.

Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non-humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme. Et si nous en sommes sortis tous trois à peu près indemnes, nous devons nous en être mutuellement reconnaissants ; et c'est pour cela que mon amitié avec Charles résistera au temps.

Primo LEVI,
Si c'est un homme © Éditions Julliard, 1987.

I

INOUI

N'est-il pas étonnant que nous ne nous remémorions plus rien de nos trois premières années de vie ? L'un ou l'autre d'entre nous glane çà et là le faible souvenir d'un visage, d'une porte, d'un papier de tenture qu'il croit avoir vu dans sa petite enfance. Mais je n'ai encore rencontré personne qui se rappelât ses premiers pas, la manière dont il a appris à parler, à manger, à voir, à entendre. Et pourtant, ce sont là de véritables événements. Je croirais volontiers que l'enfant qui s'élançe pour la première fois à travers sa chambre éprouve des impressions plus profondes qu'un adulte pendant un voyage en Italie. Je me figure sans peine que l'enfant reconnaissant soudain sa mère dans cet être qui lui sourit tendrement en est plus profondément ému que l'homme qui voit sa bien-aimée franchir pour la première fois le seuil de sa porte. Pourquoi oublions-nous tout cela ?

À cela, il y aurait beaucoup à dire. Mais avant de répondre, commençons par éliminer une première objection : la question est mal posée. Nous n'oublions pas ces trois premières années ; leur souvenir ne fait que quitter notre conscient, il continue à vivre dans l'inconscient, y reste si vivace que tout ce que nous faisons découle de ce trésor de réminiscences inconscientes : nous marchons comme nous avons appris à le faire à cette époque, nous mangeons, nous parlons, nous ressentons de la même manière qu'alors. Il existe donc des souvenirs qui sont repoussés par le conscient, bien qu'ils soient d'une importance vitale et qui, parce qu'ils sont indispensables, sont conservés dans des régions de notre être que l'on a baptisées du nom d'inconscient. Mais pourquoi le conscient oublie-t-il des expériences sans lesquelles l'être humain ne pourrait pas subsister ?

Georg GRODDECK,
Le Livre du Ça (1923) © Éditions Gallimard, 1978.

J

JEUNE (emploi)

Monsieur Hermès se souviendrait toute sa vie du stage de plongeur qu'il avait dû faire dans les débuts. Oh ! pas longtemps. Huit jours. Le métier n'était ni long, ni difficile à apprendre. Vraiment à la portée du premier venu. Cependant, il fallait avoir bon estomac. Pendant huit jours, il n'avait rien pu manger sans dégueuler aussitôt. Comment faisaient-ils, les bonshommes qui trimaient là à demeure ? Ils prétendaient qu'on finissait par s'accoutumer. Huit jours dans les eaux grasses, nu sous un pantalon de toile, les pieds dans de gros sabots de bois, le torse éclaboussé par les résidus, les mains et les bras dans le bain gluant qui poissait la peau. Sans oublier l'odeur ! Ah ! les sauces parfumées, les salmis excitants, les jus capiteux, les crèmes délectables, voilà ce que ça devenait tout ça, quand les empiffrés s'étaient régalés, une boue merdeuse et nauséabonde. Malgré les ablutions quotidiennes, trois mois après, il se figurait encore qu'il puait. Et peut-être que c'était vrai ? Dans la rue, il lui semblait toujours qu'on allait se retourner sur son passage, incommodé par le relent. Il s'inondait d'eau de cologne. De l'eau de cologne bon marché, qui ne sentait pas tellement bon. Voilà à quoi les sagouins l'avaient contraint ! Est-ce qu'il pouvait avoir autre chose que de la haine pour ceux qui permettaient que de tels avilissements de l'homme fussent possibles ? Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, selon eux ? Eh bien, pas selon lui.

Raymond GUÉRIN,
L'Apprenti (1946) © Éditions Gallimard (coll. L'Imaginaire), 1973.

K

KINESTHÉSIE

Vous en savez assez au point de vue théorique. Est-ce à dire pour cela que vous allez flotter immédiatement ? Hélas ! pas si vite. Connaître à fond les principes ne suffit pas. Ces notions théoriques sont la condition indispensable du bien nager, mais non la condition suffisante. Entre le moment où, armés de cette science, vous allez entrer à l'eau pour passer à l'action, et le moment où vous allez flotter, il se passera un bon nombre de séances d'essais et d'expériences pratiques : nombre variable, bien entendu, selon les qualités physiques des apprentis, l'audace ou la crainte, etc. ... Il y a là une foule d'impondérables qui interviennent. Et puis, il y a le temps nécessaire à l'établissement de ces réflexes nerveux qui font que le corps flottant, sentant obscurément et subconsciemment venir une menace de déséquilibre, y réagit par une insistance, une brusquerie, une prolongation opportunes d'un geste, qui remet tout au point. [...].

Vous vous êtes bien rendu compte que le plus difficile de tout à assimiler, c'est le mouvement des jambes. Les bras, on s'en tire toujours, à part quelques irrégularités qui s'y introduisent lorsque l'attention se trouve trop exclusivement concentrée sur les mouvements des jambes, mais qu'on redresse facilement pour peu qu'on s'oblige à y veiller. Mais les jambes... placées qu'elles sont en arrière, on ne les voit pas en action, ce qui rend la correction du geste plus difficile à éduquer sans maître. Comble de disgrâce, il y a ce terrible moment, pénible à surmonter, lorsqu'il s'agit de détacher les pieds du fond, si confortable et si apprécié du débutant, pour faire entrer les membres inférieurs dans la ronde... infernale. Pour un apprenti, lâcher le sol et conduire les jambes au groupé, pour de là les lancer dans la détente, c'est un mystère à élucider, un monde à remuer.

Docteur M. DIDIER,
Nager...ou patauger ?

© Édité et mis en vente par l'Institut Naturiste d'Alger, 1932.

L

LUMINESCENCE

*Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes
Et le bal tournoyait quand je la vis passer
Avec ses cheveux blonds jouant sur les volutes
De son oreille où mon Désir comme un baiser
S'élançait et voulait lui parler sans oser.*

*Cependant elle allait, et la mazurque lente
La portait dans son rythme indolent comme un vers,
– Rime mélodieuse, image étincelante, –
Et son âme d'enfant rayonnait à travers
La sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts.*

*Et depuis, ma Pensée – immobile – contemple
Sa Splendeur évoquée, en adoration,
Et dans son Souvenir, ainsi que dans un temple,
Mon Amour entre, plein de superstition.*

Et je crois que voici venir la Passion.

Paul VERLAINE,
"Initium" in *Poèmes Saturniens* (1890) © Éditions Messin
(coll. Le Livre de poche), 1972.

M

MÉMENTO

Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent, de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude et à découvert, quels tourments, quels cris, quelle rage, et quel désespoir les accable ? Vîtes-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut pourvoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'était ennemi qui se peut éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise. Mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme [...] et que nulle trempe de cuirasse vous couvre, [...] apprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la commune. Ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. À tous instants représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqûre d'épingle, remâchons soudain : "Eh bien, quand ce serait la mort même ?" et là-dessus, raidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la mémoire, en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort et de combien de prises elle la menace. [...]

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal.

Michel de MONTAIGNE,
Essais (1580) © Éditions LGF (coll. Le Livre de poche), 1972.

N

Sur le point d'imprimer, nous n'avons pas obtenu l'autorisation de publier ICI, le texte de Thomas Bernhard auquel nous avions pensé. Il s'agissait de *Un Enfant*, (1982) Coll. Folio ; Éditions Gallimard, le début du roman auquel vous pouvez vous reporter.

O

OPTIQUE

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver : cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel : tant d'*égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! – Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire VOYANT.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, – et le suprême Savant ! – Car, il arrive à l'*inconnu* ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconnu* : et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

Arthur RIMBAUD,
Lettre à Paul Demeny, Charleville, le 15 mai 1871,
in *Lettres de la vie littéraire* © Éditions Gallimard (coll. L'Imaginaire), 1990.

P

PACTE

J'avais douze ans la première fois que j'ai marché sur l'eau. L'homme aux habits noirs m'avait appris à le faire, et je ne prétendrai pas avoir pigé ce truc du jour au lendemain. Quand maître Yehudi m'avait découvert, petit orphelin mendiant dans les rues de Saint Louis, je n'avais que neuf ans, et avant de me laisser m'exhiber en public, il avait travaillé avec moi sans relâche pendant trois ans. C'était en 1927, l'année de Babe Ruth et de Charles Lindbergh, l'année même où la nuit a commencé à envahir le monde pour toujours. J'ai continué jusqu'à la veille de la Grande Crise, et ce que j'ai accompli est plus grand que tout ce dont auraient pu rêver ces deux cracks. J'ai fait ce qu'aucun Américain n'avait fait avant moi, ce que personne n'a fait depuis.

Maître Yehudi m'avait choisi parce que j'étais très petit, très sale, tout à fait abject. "Tu ne vaux pas mieux qu'un animal, m'avait-il dit, tu n'es qu'un bout de néant humain." Telle fut la première phrase qu'il m'adressa, et bien que soixante-huit années se soient écoulées depuis ce soir-là, il me semble entendre encore ces mots dans la bouche du maître : Tu ne vaux pas mieux qu'un animal. Si tu restes où tu es, tu seras mort avant la fin de l'hiver. Si tu viens avec moi, je t'apprendrai à voler.

— Personne peut voler, m'sieu, répliquai-je. Y a que les oiseaux qui volent, et j'suis pas un oiseau, c'est sûr !

— Tu ne sais rien, fit maître Yehudi. Tu ne sais rien parce que tu n'es rien. Si je ne t'ai pas appris à voler pour ton treizième anniversaire, tu pourras me couper la tête à la hache. Je te mettrai ça par écrit, si tu veux. Si je manque à ma promesse, mon sort sera entre tes mains.

Paul AUSTER,

Mr Vertigo (1992-1993) © Éditions LGF (coll. Le Livre de poche), 1997.

Q

QUESTIONS

Je rentre, éreinté et anxieux. Pourquoi tous mes membres sont-ils douloureux ? Pourquoi ai-je mal à l'épaule, aux cuisses ? Le chalumeau et la palette n'étaient pourtant pas si lourds à porter... Sans doute la répétition de mouvements identiques. Et la tension pour maîtriser ma maladresse. Et d'être resté debout tout ce temps : dix heures. Mais les autres le font aussi. Sont-ils aussi épuisés ?

Je pense : inaptitude de l'intellectuel à l'effort physique. Naïveté. Il ne s'agit pas seulement de l'effort physique. Le premier jour d'usine est terrifiant pour tout le monde, beaucoup m'en parleront ensuite, souvent avec angoisse. Quel esprit, quel corps peut accepter sans un mouvement de révolte de s'asservir à ce rythme anéantissant, contre nature, de la chaîne ? L'insulte et l'usure de la chaîne, tous l'éprouvent avec violence, l'ouvrier et le paysan, l'intellectuel et le manuel, l'immigré et le Français. Et il n'est pas rare de voir un nouvel embauché prendre son compte le soir même du premier jour, affolé par le bruit, les éclairs, le monstrueux étirement du temps, la dureté du travail indéfiniment répété, l'autoritarisme des chefs et la sécheresse des ordres, la morne atmosphère de prison qui glace l'atelier. Des mois et des années là-dedans ? Comment l'imaginer ? Non, plutôt la fuite, la misère, l'incertitude des petits boulots, n'importe quoi !

Et moi, l'établi, est-ce que je vais y arriver ? Que se passera-t-il si demain je ne parviens toujours pas à faire ces soudures ? Me mettront-ils à la porte ? Quelle dérision ! Une journée et demie d'établissement... et la porte pour incapacité ! Et les autres, ceux qui n'ont pas de diplômes et qui ne sont ni costauds ni habiles de leurs mains, comment font-ils pour gagner leur vie ?

Robert LINHART,
L'Établi © Éditions de Minuit, 1978.

R

RECYCLAGE

– *C'est l'observation qui permet l'apprentissage ?*

– Oui. Au début du siècle, les goélands ont bien failli disparaître, mais le développement de l'urbanisme a sauvé certaines familles qui se sont nourries de nos décharges. Nos progrès ont entraîné une véritable révolution culturelle chez les goélands, qui a été transmise aux descendances.

Plus tard, lorsque les incinérateurs sont arrivés, les goélands adultes ont réappris à chasser à leurs petits. De la même façon, les mésanges anglaises ont appris à décapsuler les bouteilles de lait, ce que ne savent pas faire les mésanges françaises.

– *Une innovation comportementale peut être apprise par tout un groupe ?*

– Oui. Certains groupes de chimpanzés apprennent à casser les noix de coco avec une technique différente de celle des groupes voisins.

S

SEUIL

Au sortir de l'adolescence s'ouvre un intermède décevant auquel on ne conçoit pas de fin. Une fois encore, j'aurais eu besoin, j'ai attendu qu'on me dise. Le dépit de me découvrir embarrassé de termes empruntés, inopérants sur les choses concrètes, rétives de toujours, pour cuisant qu'il fût, m'aurait moins affecté si je l'avais su inévitable, peut-être passager. J'aurais laissé à celui que je serais ultérieurement devenu le soin d'une opération que j'avais crue toute simple et qui ne l'était pas. J'avais cédé une année de la seule vie qui vaille, puis deux puis d'autres, encore, au terme de quoi je comptais que le chapitre obscur par où j'ai commencé serait expliqué. Je saurais. Je serais libre. Je m'établirais à l'endroit où j'attendais, en quelque sorte, ma propre venue. Or, cela n'était pas et, pensais-je, ne serait jamais. Cette période dont j'attendais tout n'a pas répondu à l'attente candide, extravagante où j'étais entré un soir de juin, sous les combles du lycée de Limoges. Je n'ai déniché nulle part la poignée de mots dédaigneux, tout simples, sans doute, évidents, après coup, que j'aurais déposés en regard des gorges froides, du taillis, des premières énigmes. Nos années d'apprentissage s'achevaient.

T

TRINITÉ

On se plaint de l'état de l'enfance ! on ne voit pas que la race humaine eut péri si l'homme n'eut commencé par être enfant.

Nous naissons faibles, nous avons besoin de forces ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même. Celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points et tendent aux mêmes fins va seul à son but et vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

Jean-Jacques ROUSSEAU,
Émile ou De l'éducation (1762) © Éditions Gallimard
(Bibliothèque de La Pléiade), 1969.

U

UTILEMENT

Je le répète : l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connaît sa nourrice il a déjà beaucoup acquis. On serait surpris des connaissances de l'homme le plus grossier si l'on suivait son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageait toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particulière aux savants, celle-ci serait très petite en comparaison de l'autre ; mais nous ne songeons guère aux acquisitions générales, parce qu'elles se font sans qu'on y pense et même avant l'âge de raison, que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, et que, comme dans les équations d'algèbre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquièrent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage ; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir. Il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupèdes qui se tiennent sur leurs pieds dès leur naissance ne savent pas marcher pour cela ; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal-assurés ; les serins échappés de leurs cages ne savent point voler, parce qu'ils n'ont jamais volé ; tout est instruction pour les êtres animés et sensibles.

Jean-Jacques ROUSSEAU.
Émile ou De l'éducation (1762) © Éditions Gallimard
(Bibliothèque de La Pléiade), 1969.

V

VERNACULAIRE

L'auto-didacte ne sait rien dont il n'ait eu envie ou besoin, et qui ne lui ait coûté une peine sensible.

L'autre apprend telle ou telle chose sans savoir pourquoi ni à quoi bon.

C'est ce qu'on nomme *Humanités*. Et l'on se donne du mal pour en démontrer l'utilité !! C'est un argument écrasant que ceci.

Alors on voit enseigner le latin non comme une langue vraie, et l'on sent trop bien que le maître serait incapable de commander son dîner à Rome – autant que le plus âne de ses élèves – de se faire entendre, de faire sa cour à une Romaine – de faire un voyage – de distinguer le vocabulaire de l'an 100 av. J.-C. de celui de l'an 100 après.

W

WEEK-END

À l'est d'Erzerum, la piste est très solitaire. De grandes distances séparent les villages. Pour une raison ou une autre, il peut arriver qu'on arrête la voiture et passe la fin de la nuit dehors. Au chaud dans une grosse veste de feutre, un bonnet de fourrure tiré sur les oreilles, on écoute l'eau bouillir sur le primus à l'abri d'une roue. Adossé contre une colline, on regarde les étoiles, les mouvements vagues de la terre qui s'en va vers le Caucase, les yeux phosphorescents des renards. Le temps passe en thés brûlants, en propos rares, en cigarettes, puis l'aube se lève, s'étend, les cailles et les perdrix s'en mêlent... et on s'empresse de couler cet instant souverain comme un corps mort au fond de sa mémoire, où on ira le rechercher un jour. On s'étire, on fait quelques pas, pesant moins d'un kilo, et le mot "bonheur" paraît bien maigre et particulier pour décrire ce qui vous arrive.

Finalement, ce qui constitue l'ossature de l'existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature, soulevés par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie nous distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur.

Nicolas BOUVIER,
L'Usage du monde © Éditions Payot (Librairie Droz), 1963.

X

X (CLASSÉE)

Nous permettra-t-on de l'abandonner quelque temps ici, pour retourner à Juliette, et pour dire comment, du simple état d'où nous la voyons sortir, et sans plus avoir de ressources que sa sœur, elle devint pourtant, en quinze ans, femme titrée, possédant trente mille livres de rente, de très beaux bijoux, deux ou trois maisons tant à la ville qu'à la campagne, et, pour l'instant, le cœur, la fortune et la confiance de M. de Corville, conseiller d'État, homme dans le plus grand crédit et à la veille d'entrer dans le ministère ? La carrière fut épineuse, on n'en doute assurément pas : c'est par l'apprentissage le plus honteux et le plus dur que ces demoiselles-là font leur chemin ; et telle est dans le lit d'un prince aujourd'hui, qui porte peut-être encore sur elle les marques humiliantes de la brutalité des libertins entre les mains desquels sa jeunesse et son inexpérience la jetèrent.

Y

YUPPIE

Krugger consulte rapidement ma lettre et me demande comment il se fait qu'en matière d'études je n'aie même pas terminé ma scolarité primaire. Je lui dis que j'avais à peine huit ans quand ma mère m'a retiré de l'école. Elle voulait me mettre à l'abri des autres enfants qui ne trouvaient rien de mieux que de déchirer mes cahiers et de me piquer avec leur compas pour s'amuser. De ce jour, elle s'est chargée elle-même de mon instruction en se servant des livres que j'aurais eus si j'étais allé à l'école mais en leur donnant, sans doute, une interprétation, disons, personnelle.

Il s'inquiète de mon dernier emploi. Inévitable question. Je lui avoue que je n'ai jamais travaillé de ma vie et il n'en revient pas qu'en plein XX^e siècle un homme ait vécu trente ans sans avoir été obligé de travailler. Je lui réponds qu'il ne serait pas si étonné s'il connaissait le besoin obsessionnel qu'a ma mère de me sentir en permanence dans ses jupes. En un sens (lui dis-je), c'est sa faute si je n'ai jamais travaillé.

Il commence à saisir que ma mère joue un rôle primordial dans mon existence. Il se gratte la gorge, hausse les sourcils et allume une cigarette. Il veut connaître les raisons qui m'ont incité à lui écrire. Les pages des journaux fourmillent d'offres d'emplois. Pourquoi les ai-je choisis, eux, précisément ?

Z

ZÉTÉTIQUE

À quel point la vérité peut-elle s'apprendre ? Ce sera notre première question. Une question socratique, ou qui l'est devenue par celle que posait Socrate : si la vertu peut s'enseigner ? Ne la définissait-il pas en effet comme un savoir ? [...] Mais, si tant est qu'elle s'enseigne, il faut bien présupposer qu'elle n'existe pas ; voulant donc l'apprendre, on la cherche. Ici l'on bute alors sur cette difficulté que Socrate dans le *Ménon* [...] signale comme une "proposition batailleuse" : à savoir qu'il est également impossible à un homme de chercher ce qu'il sait, et de chercher ce qu'il ne sait pas ; car ce qu'il sait, comment le sachant, peut-il le chercher ? et ce qu'il ne sait pas, comment peut-il le chercher ne sachant même pas quoi chercher ? Socrate résout la difficulté en montrant que toute étude, toute recherche n'est que du souvenir, et qu'ainsi celui qui ignore n'a qu'à recourir au souvenir pour prendre par soi-même conscience de ce qu'il sait.

s'approprier,
comprendre,
découvrir,
savoir,
étudier,
enseigner,
divulguer,
initier,
organiser,
discipliner,
propager,
connaître,
créer,
apprendre,
travailler,
retenir,
mémoriser,
enregistrer,
reproduire,
imiter,
raisonner,
réfléchir,
penser,

s'apprentir:

